



EVIE WYLD

**TOUS LES
OISEAUX
DU CIEL**

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol

ACTES SUD

“LETTRES DES ANTIPODES”

série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jake Whyte, une jeune Australienne, s’est réfugiée sur une île britannique où elle s’occupe seule d’un élevage de moutons. Le jour où plusieurs de ses bêtes sont sauvagement mutilées, la police locale ne semble pas prendre sa plainte au sérieux.

Pourtant, Jake se sent menacée.

Ce passé tourmenté et douloureux qu’elle pensait avoir laissé derrière elle en fuyant sa terre natale l’aurait-il rattrapée ?

Tandis que Jake mène son enquête, nous sont révélés, dans un reflux de la mémoire, les événements à l’origine de son départ d’Australie. Des instantanés de vie qui éclairent peu à peu la personnalité de cette femme secrète.

La ténacité de l’espoir et la fureur de (sur)vivre imprègnent ce roman noir que viennent illuminer de vrais moments d’humanité. Une très belle réussite.

EVIE WYLD

Evie Wyld est née en 1980. Son premier roman, Après le feu, un murmure doux et léger (Actes Sud, 2013) lui a valu de nombreuses récompenses et une reconnaissance internationale. En 2013, le magazine Granta l'a sélectionnée parmi les vingt meilleurs auteurs de sa génération. Tous les oiseaux du ciel a reçu, en juin 2014, le prestigieux Miles Franklin Award.

DU MÊME AUTEUR

APRÈS LE FEU, UN MURMURE DOUX ET LÉGER, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Stefanie Schneider

Titre original :

All the Birds, Singing

Éditeur original :

Jonathan Cape/Random House, Londres

© Evie Wyld, 2013

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03780-2

EVIE WYLD

Tous les oiseaux du ciel

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol

ACTES SUD

pour Roz, Roy et Gus

Une autre brebis mutilée et saignée dont les entrailles encore visqueuses dégageaient des vapeurs de pudding bouilli. Des corbeaux au bec luisant se pavanaient en croassant ; quand je brandis mon bâton, ils s'envolèrent et poursuivirent leur observation du haut des arbres en écartant les ailes et en chantant, si l'on peut parler de chanter. Je flanquai un coup de botte dans la gueule de Dog pour l'empêcher d'emporter un lambeau en souvenir et il marcha sur mes talons tandis que je brouettais la carcasse hors du champ et la déposais dans le hangar à laine.

Réveillée et sortie avant la lumière du jour ce matin-là, je parlais tout haut, j'expliquais au chien ce que nous avions à faire ; les merles s'annonçaient dans les aubépines. J'écoutais ma voix de folle que le vent me renvoyait et me fourrait dans la gorge, avant de mugir dans ma bouche ouverte, comme tous les matins depuis que j'avais emménagé sur l'île. Les arbres frémissaient dans les bosquets, les moutons bêlaient derrière moi... toujours les mêmes arbres, le même vent et les mêmes moutons.

Cela faisait deux morts en un mois. Le temps se mit à la pluie et une rafale de vent me projeta une

volée cinglante de crottes de mouton sur la nuque. Je relevai mon col et, de la main, protégeai mes yeux.

Cri-cra, caille, cri-cra, caille.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? hurlai-je aux corbeaux en leur balançant une pierre.

Je m'essuyai les yeux du revers de la main et respirai à fond pour évacuer l'odeur de sang. Les corbeaux se turent. Lorsque je me retournai pour les regarder, j'en vis cinq en rang sur la même branche qui m'observaient en silence. Le vent m'envoyait les cheveux dans les yeux.

Sur un écriteau tordu et défraîchi au pied du portail, la boutique de produits de la ferme de Marling indiquait : **DONNE BÉBÉS COCHONS D'INDE.** Je n'avais jamais vu la moindre trace des cochons d'Inde gratuits et j'avais dépassé le stade où je me sentais capable de me renseigner. La fille du propriétaire, une pâlotte, faisait des mots croisés. Elle leva les yeux sur moi puis les baissa d'un air gêné.

— Salut, lui dis-je.

Elle rougit et me répondit d'un signe à peine perceptible. Elle portait un épais survêtement vert et ses cheveux étaient retenus en une queue de cheval. Elle avait les yeux un peu rouges, comme si elle avait passé la nuit à pleurer ou à boire.

D'ordinaire, leurs pommes de terre étaient bonnes, mais quand je les pris dans ma main, elles me semblèrent un peu ramollies. Je les reposai et arrivai aux tomates, qui n'étaient pas plus appétissantes. En regardant par la fenêtre, je m'aperçus que les vitres de la serre étaient toutes brisées.

— Tiens, dis-je à la fille qui m'observait en suçant son crayon lorsque je me tournai vers elle. Qu'est-ce qui est arrivé à votre serre ?

— C'est le vent, répondit-elle en poussant le crayon à la commissure des lèvres. Papa m'a dit de dire que c'était la faute du vent.

Le sol était jonché de bris de verre devant la serre, là où ils disposaient habituellement d'horribles pots de cyclamens roses à côté de la pancarte : LE JOYAU DE VOTRE JARDIN D'HIVER. Il ne restait plus que de la terre noire et du verre.

— Ouah, dis-je.

— Le réveillon du Nouvel An tourne toujours au vinaigre, m'informa-t-elle d'une voix mûre qui nous surprit toutes les deux.

Elle rougit de plus belle et se pencha à nouveau sur ses mots croisés. À l'intérieur de la serre, l'homme qui tenait habituellement la boutique était assis, la tête dans les mains.

Je choisis quelques oranges, des poireaux et des citrons. Je n'avais besoin de rien ; je faisais le déplacement pour sortir, pas pour les courses. La fille ôta le crayon de sa bouche et se mit à compter les oranges, mais elle n'était pas sûre d'elle et dut s'y prendre à plusieurs reprises. Je sentais des relents d'alcool sur elle, masqués par trop de parfum. Elle devait donc avoir une gueule de bois. J'imaginai une dispute avec son père. Je me tournai à nouveau vers la serre où l'homme se tenait toujours la tête entre les mains ; le vent s'engouffrait autour de lui.

— Y en a bien neuf ? me demanda la fille.

Je n'avais pas compté les oranges en les mettant dans le panier, mais je confirmai. Elle entra les prix dans la caisse.

— C'est un coup dur, pour la serre, lui dis-je en remarquant un petit bleu sur sa tempe.

Elle détourna les yeux.

— Pas si dur. On devait recevoir une commande du continent, mais il n'y a pas de ferry aujourd'hui.

— Pas de ferry ?

— Il fait trop mauvais, répondit-elle avec cette voix de femme mûre qui nous embarrassait toutes les deux.

— C'est la première fois que je vois ça.

— Ça arrive, dit-elle en mettant les oranges dans un sac et le reste dans un autre. Ils ont construit les nouveaux bateaux trop gros et ils sont dangereux en cas de mauvais temps.

— Tu sais ce que prévoit la météo ?

Elle me jeta un coup d'œil rapide avant de rebaiser les yeux.

— Non. Quatre livres vingt, s'il vous plaît.

Elle compta mon argent avec lenteur. Elle s'y prit à deux fois pour me rendre la monnaie correctement. Je me demandai quel nouveau ragot elle avait entendu à mon propos. J'aurais dû m'en aller, mais je restai.

— Au fait, c'est quoi cette histoire de cochons d'Inde gratuits ?

Son visage rosit à nouveau.

— Ils sont morts. On les a donnés au serpent de mon frère. Y en avait tout un tas.

— Ah bon.

— Ça fait des années, me dit-elle en souriant.

— Évidemment.

Elle se remit à sucer le crayon et battit des paupières pour reprendre ses mots croisés. Je constatai qu'en fin de compte elle ne faisait que noircir les cases blanches.

Une fois dans le pick-up, je m'aperçus que j'avais oublié les oranges. En regardant la serre détruite dans le rétroviseur, je vis que l'homme s'était levé et m'observait, les mains sur les hanches. Je verrouillai les portières et filai sans les oranges.

La pluie se mit à tomber à verse; je montai le chauffage et réglai les essuie-glaces sur la vitesse maximale. Nous passâmes devant l'endroit où j'avais l'habitude d'emmener Dog se promener. Assis sur le siège du passager, il ne me lâchait pas des yeux et chaque fois que je me tournais vers lui, il dressait les oreilles comme si nous étions en pleine conversation et que j'évitais de croiser son regard.

— Et alors? lui dis-je. T'es un chien.

Sur quoi il tourna la tête et regarda par la vitre.

À mi-chemin de la maison, le sentiment me rattrapa et je dus me garer à l'entrée d'un champ vide. Dog, stoïque, fixait l'extérieur avec calme et sérénité. J'appuyai du pouce sur l'arête de mon nez pour essayer de stopper les picotements et plongeai les ongles de l'autre main dans la peau de ma poitrine pour tenter d'apaiser la douleur sourde qui accompagnait la perte d'un mouton, la perle de sang dans un œil ouvert. Je sanglotais sans larmes, ma bouche ouverte cornait, le pick-up se balançait et je sentis une sorte de grappin qui chahutait en moi sans trouver la moindre issue. "Pleure un bon coup", c'est le genre de conseil que maman donnait aux triplés en espérant éviter ainsi une visite à l'hôpital. Comme la fois où Cleve était tombé d'un arbre, avait pleuré un bon coup, et où l'on s'était aperçu plus tard qu'il avait le bras cassé. Mais mes pleurs n'avaient rien de bon – ils m'étouffaient douloureusement. Quand je

sentis mon nez saigner, je m'arrêtai et me nettoyai avec la peau de chamois que j'utilisais pour désembuer l'intérieur des vitres, puis je repris calmement la route de la maison. Dans Military Road, près de l'intersection pour aller chez moi, un groupe de jeunes se tripotait près de l'arrêt de bus. Lorsqu'ils me virent arriver, un gars fit semblant de glisser quelque chose dans sa bouche, un autre le chevaucha en un simulacre de coït tout en mimant un lancer de lasso. Les filles ricanèrent en me faisant un doigt d'honneur. En prenant le virage, je vis le garçon au lasso baisser son pantalon et me montrer son cul blanc.

Je posai la cafetière sur la cuisinière avec une brutalité futile.

— Putain de gamins, dis-je à Dog, mais il me tournait le dos et ne m'écoutait pas.

Je claquai la porte du frigo et y appuyai ma tête. Quelle idiotie d'avoir pris mes aises. Le frigo fredonna son approbation. Quelle idiotie d'avoir cru que tout n'allait pas se barrer en couilles. Le sentiment que j'avais éprouvé en voyant le cottage pour la première fois, blanc et trapu comme un galet crayeux au pied noir de la colline, la sécurité de n'avoir aucun voisin proche qui pût m'épier – j'avais l'impression que tout cela datait déjà de plusieurs vies d'idiotie. Je glissai la main derrière le frigo et palpai le manche de hache.

Le bras de mon pull était bruni par le sang du mouton mort ; je l'enlevai et frottai la tache avec du savon dans la salle de bains du rez-de-chaussée. Je puais le bouc mais avec le froid qui me glaçait l'intérieur des épaules, je n'avais pas envie de me laver de la tête aux pieds ; je me contentai de m'asperger les aisselles. J'ouvrais et serrais les mains pour me

réchauffer, la droite craquait et me lançait comme elle le faisait toujours par temps humide, là où les os ne s'étaient pas ressoudés.

Je me lissai la peau du visage dans la glace. La dernière fois que je m'étais occupée de ma frange, je l'avais coupée plusieurs centimètres trop courte, ce qui m'avait donné un air de folle. Je m'aperçus que j'avais une empreinte de pouce ensanglantée sous l'oreille.

J'allumai une cigarette, la coinçai entre mes lèvres, puis je tendis et serrai les mains devant moi en retenant mon souffle pour vérifier si mes muscles étaient tonifiés, ce qui était le cas même si je n'avais pas tondu de quelques mois. "Une fille solide." Je regardai les panaches de fumée s'échapper de ma bouche et disparaître dans l'air froid. La cafetière commença son râle d'agonie, je la retirai de la plaque. Je craignais toujours qu'elle n'explose.

Par la fenêtre de la cuisine, je vis l'éclat d'un pare-brise traverser la vallée. La Land Rover de Don. Je crachai ma cigarette dans l'évier, fis couler l'eau, puis me précipitai pour prendre la brouette; Dog me punit de courir en me mordillant l'arrière du genou. Je regagnai le haut de l'allée à bout de souffle avec la brouette qui grinçait à tire-larigot et je me plantai au beau milieu de la route. Don s'arrêta et coupa le moteur. Midge resta patiemment sur le siège du passager et reluqua Dog en déroulant sa langue rose.

— Nom d'une pipe! Rien qu'à te voir, j'ai les couilles qui se ratatinent, dit Don en descendant de son pick-up.

J'étais en débardeur sous l'averse de neige fondue. Il me lança un regard dont je me débarrassai d'un roulement d'épaules.

— T'as vraiment une sale gueule. T'arrives pas à dormir?

— Je vais bien, répondis-je en montrant la brouette du menton.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc? demanda Don.

— Encore une brebis tuée. Je crois que c'est un coup des jeunes.

Il me regarda. Des bouffées d'haleine se formaient entre nous. Il hocha la tête.

— Pourquoi veux-tu qu'un gamin fasse une chose pareille?

— Pourquoi fait-on n'importe quoi? Ils s'emmerdent et c'est une bande de petits cons.

Dog aboya et bondit vers Midge qui le toisa en restant assise dans le pick-up.

— Non, on ne peut pas les accuser de tous les maux. Même si y a de sacrés petits salopards parmi eux. Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé? demanda-t-il à la brebis morte en se penchant pour mieux voir, les mains sur les hanches.

Il faisait très froid. Je croisai les bras sur ma poitrine en faisant semblant d'être à l'aise.

— Je l'ai trouvée ce matin près du bois.

— Près du bois?

J'acquiesçai.

Il fit le tour de la brouette en hochant la tête.

— Pour être morte, elle est morte.

— Sans blague, tu serais pas véto, par hasard?

Don me lança un regard noir.

Je m'éclaircis la gorge.

— Ces jeunes...

Don dégagea la casquette de ses yeux et me regarda.

— C'était sympa hier soir. T'aurais dû venir au pub avec nous comme je te l'avais dit.

“C’est reparti”, pensai-je.

— C’est pas mon truc, Don.

J’imaginai les types qui devaient fréquenter le pub, accoudés au zinc et conversant à voix basse, les yeux s’éclairant lorsqu’une femme passait. Du même genre que les trois qui étaient venus chez moi la première semaine, en sifflant l’air de *L’amour est dans le pré*. Don était différent. J’avais fait appel à lui pour mon premier agnelage par le siège. Il était venu, avait calmement recousu le prolapsus de masse viscérale de la brebis et sauvé ses triplés, avant de me servir un coup à boire en me disant d’un ton léger : “Faut bien apprendre un jour ou l’autre.”

Mais bon, il rabâchait toujours la même chose.

— Trois ans. Et t’as jamais mis les pieds au pub.

C’était faux. J’y étais allée une fois, mais Don préférait présenter les choses comme ça et il refusait de m’écouter si je tentais de rectifier sa version des choses.

— Tu déboules ici un beau jour, le bras en écharpe, avec ta touche de lesbienne ou de hippie ou je ne sais quoi encore, tu t’installes et y en a pas beaucoup des comme ça par ici. Fais gaffe sinon ils vont raconter des histoires pour faire peur aux gosses à ton sujet.

Je dansais d’une jambe sur l’autre et sentais le froid s’installer dans ma mâchoire.

— L’élevage de moutons est déjà assez solitaire, tu devrais arrêter de t’isoler comme ça.

Je clignai des yeux et il y eut une longue pause. Dog gémit. Lui aussi avait déjà entendu tout ça.

— Qu’est-ce qui a tué ma brebis, alors ? fut tout ce que je trouvai à dire.

Don soupira et regarda la bête en plissant les yeux. Dans la lumière matinale, il paraissait avoir cent ans ; les taches de vieillesse étaient livides sur ses joues.

— Un vison est capable de déchiqueter un mouton, s'il le trouve mort. Un renard aussi. (Il leva la tête de la brebis et examina ses yeux.) Il lui manque les yeux. Si ça se trouve, une bête l'a tuée puis toutes les autres se sont servies. (Il leva la tête encore plus haut et scruta le creux formé par les côtes. Il fronça les sourcils.) Mais j'ai jamais rien vu dépecer un animal de la sorte.

Je tapotai la poche de mon pantalon où je gardais mes cigarettes, puis je caressai les poils gras de Dog sur le sommet de sa tête. Un corbeau lança son *caaa-criiii et caaa-criiii*. Midge se redressa sur son siège et nous nous tournâmes tous vers les arbres sombres au-delà de la clôture.

— Si tu les vois, dis aux jeunes et à tous ceux que ça intéresse, que si j'en surprends un près de mes moutons, j'ouvre le feu.

Je fis demi-tour avec la brouette et redescendis la colline vers chez moi.

— Ouais, répondit Don. Et bonne année à toi aussi.